

Coup de coeur
Les eaux troubles de l'après-guerre
Uranus

Henry Welsh

Volume 10, Number 3, April–May 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34140ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Welsh, H. (1991). Review of [Coup de coeur : les eaux troubles de l'après-guerre / *Uranus*]. *Ciné-Bulles*, 10(3), 36–37.

Les eaux troubles de l'après-guerre

par Henry Welsh

Le dernier film de Claude Berri sort après quatre années de réflexion pour le réalisateur du diptyque **Jean de Florette** et **Manon des sources**, adossé à un roman publié en 1948. Ne craignant pas le paradoxe, le romancier Marcel Aymé avait dénoncé dès le début les folies hitlériennes alors même qu'il écrivait dans les organes de presse collabo et travaillait avec le cinéaste communiste Louis Daquin. Cet écrivain prolifique et inclassable de la littérature française a souvent déclenché des cabales contre sa façon trop (?) indépendante de voir les choses, d'abord avec son roman *la Jument verte* puis, dans l'immédiat après-guerre, avec *Uranus*, dont le traitement cinématographique de 1990 adoucit un peu les rigueurs. Mon souvenir du roman est celui d'un profond mépris de l'engagement des hommes de la résistance ; la fatalité acceptée, me semble-t-il, était l'épine dorsale de la philosophie de Watrin, un des personnages principaux, et les magouilles de tout acabit la seule activité exercée durant ces années de plomb.

C'est en 1988 que Berri découvre et décide de porter *Uranus* à l'écran. Apparemment ses motivations n'étaient pas d'ordre politique. Mais ce n'est là qu'une façon de ne pas se marquer et de donner une dimension plus lisse à son propos. Car, contrairement au roman qui renvoie tous les personnages dos à dos, Berri choisi d'atténuer le côté « tous pourris » pour donner au personnage de Gaigneux (Michel Blanc) une couleur d'honnêteté et de sympathique française. Il le fait par fidélité à ce que représentait pour les militants de l'époque l'idéal communiste : « Le communiste était un espoir pour beaucoup d'honnêtes gens. C'était pour une belle idée. Elle a été trahie. » (*Télérama*, 12 décembre 1990). « Moi, je me souviens de cette époque, déclare-t-il au *Nouvel Observateur* (13 décembre 1990). Mon père votait communiste. Il m'emmenait aux manifestations. J'ai écrit le dialogue de Gaigneux par fidélité à mon père, qui était un génie, à la fois pur, drôle et intelligent... »

Pur, drôle et intelligent, voilà justement les qualités que l'on peut retenir de ce film qui donne la mesure d'acteurs exceptionnels dans un registre qui renoue un peu avec les films français à texte, où la saveur des répliques et la fluidité des dialogues permettaient de suivre la narration comme une suite de bons mots. De fait, la question qui se pose — ici comme dans toute adaptation cinématographique de roman — est celle de savoir si le verbe, de préférence haut en couleur, doit constituer l'âme du scénario. La réponse de Berri, dans ce cas, est positive. L'histoire de cette famille, prise en instantané juste au moment de la libération, n'est importante que parce que les gens se mettent à parler. À parler des combines bien sûr, des trahisons honteuses, des lendemains qui chantent et du communisme triomphant, sujets tabous sous l'occupation. Au-delà des mots, la chair résiste et c'est le témoignage terrible de Watrin (Philippe Noiret), chez qui la perte de son épouse, lors d'un bombardement, a laissé une plaie interne qui n'en finit pas de se cicatrifier. Dans cette béance s'engouffre toute la sagesse du monde et la scène où, d'un coup, Watrin révèle ce secret enfoui, est d'une force poignante inouïe, proche du vertige pascalien.

Il y a comme cela des moments de pure vérité dans ce film, à côté des brouilles de la vie quotidienne, de petites choses qui effleurent et affleurent dans les images comme des bulles d'un bonheur fragile et volé. Face à cette attention discrète aux petits riens, Berri met aussi en scène des moments d'une violence et parfois d'une folie impressionnante, comme la mort de Léopold (Gérard Depardieu). Cette alternance salutaire remet constamment le film sur les rails de la description fouillée des personnages pris dans un réseau de contradictions et de débats personnels difficiles. Ce caractère quasi arachnéen d'*Uranus* laisse intacte la « bête immonde sortie d'un ventre encore fécond », démon invisible qui hante toutes les consciences de cette époque pendant laquelle certains ont acquis la gloire des armes et d'autres perdu l'honneur pour des raisons petites et banales.

Malraux, illustre soldat de « l'Armée des ombres » aurait-il permis, lui qui pourfendait l'adaptation de *la Religieuse* de Diderot à l'écran, de voir ainsi maltraiter les Français au sortir de l'épreuve de la guerre ? Faut-il voir dans la réalisation d'*Uranus* un signe de détente dans la sphère idéologique des anciens combattants ? La période de l'après-guerre est l'une des plus délicates de la mémoire collective française ; on se souvient de la polémique autour de films comme *Lacombe Lucien* (Louis Malle, 1974) ou *le Chagrin et la pitié* (Harris et Sédouy, 1969),

Uranus

35 mm / coul. / 100 min /
1990 / fic. / France

Réal. : Claude Berri
Scén. : Claude Berri et Arlette Langmann (d'après un roman de Marcel Aymé)
Image : Renato Berta
Son : Louis Gimel et Dominique Hennequin
Mus. : Jean-Claude Petit
Mont. : Hervé de Luze
Prod. : Renn Productions - Films A2 - D.D. Productions
Dist. : CFP Distribution
Int. : Michel Blanc, Gérard Depardieu, Jean-Pierre Marielle, Philippe Noiret, Gérard Desarthe, Michel Galabru, Danièle Lebrun, Fabrice Luchini, Daniel Prévost

deux manières si différentes de voir la même réalité et de rendre compte de l'Histoire. Il n'y a pas si longtemps, le procès de Barbie défrayait les chroniques quotidiennes. Peut-on ou doit-on considérer le débat clos ? Y a-t-il un sens à recomposer avec cette complexité alors que le combat a cessé ?

Un autre film récent montre à quel point la question du « sortir de la guerre » remet en cause bien des idées reçues. **Mon ami le traître** de José Giovanni (1988) a comme protagoniste un ancien petit malfrat qui, s'étant mis au service de la Gestapo, monnaye son retour dans la société et ne parvient pas à éviter le peloton. Construit de façon plus serrée, ce film, contrairement à celui de Berri, s'attache à la dimension tragique des choix que chacun peut avoir à faire à un moment donné de son existence, sans que ces choix ne marquent d'un fatum indélébile le destin des personnages. En somme, les deux films illustrent l'un le drame cornélien, l'autre le nihilisme passionné. Si, en état d'urgence ou de guerre, il s'agit de choisir son camp, la démarche de Berri, qui cherche à faire du spectacle avant tout, peut s'analyser comme une démission en dépit de la prestation excellente des interprètes. En revanche si, pour ne pas tomber dans une logique de tout ou rien, il faut rester proche de l'opacité de l'humain, et par conséquent condamner les affrontements brutaux, la description riche et dense d'**Uranus** permet de conserver présent à l'esprit combien il est ardu de cerner et de définir

clairement le caractère de chacun. Ici les intentions ne suffisent plus et Berri, s'il indique qu'« **Uranus** n'a pas l'ambition de montrer que les résistants ou les communistes n'étaient pas tous des héros » ou que dans **Uranus** « il y a surtout des gens qui se sont trompés » (*Télérama*, 12 décembre 1990), ne peut esquiver les reproches qui pourront lui être faits de n'avoir pas inscrit son film dans la logique de l'Histoire. À voir les indignations d'un Claude Lanzmann (*Shoah*, 1986) face à **Korczak** (1989) de Wajda qu'il a accusé d'antisémitisme viscéral, on comprend que la gestion des souvenirs et des enjeux actuels liés à cette période est une affaire des plus délicates. Il semble impossible de se sortir des fidélités partisans — au sens noble du terme — même cinématographiquement parlant. Berri nous donne cependant un avis éclairé par une mémoire qui se souvient d'un père engagé. **Uranus** est un bel hommage à l'époque et aux gens, mais ne peut être, malheureusement, une pièce importante versée au dossier. Je me demande quand même si on arrivera à exprimer la terrible angoisse de ces jours au-delà des flottements d'étendards, sans oublier les sacrifices de tous ceux qui ont refusé la logique du plus fort. Les images du film finissent de peser sur ma compréhension de ces événements, et, saturé d'autres images, bien plus réelles de la guerre du Golfe, je rêve que l'on projette **Uranus** aux belligérants. La preuve par l'absurde est bien plus juste que la raison des armes. ■

« Il y a des gens qui, très tôt, ont une dialectique extraordinaire, parlent du monde savamment et font de la politique sans connaître leur concierge. Moi, j'avance lentement. Je commence seulement à mettre mon nez dehors, après avoir fait le tour de la loge. Mais la politique pour moi s'arrête à ce que je fais dans le cinéma. »

*(Claude Berri, **Télérama**, 12 décembre 1990, numéro 2135)*



Philippe Noiret et Gérard Depardieu dans **Uranus**